

1833,
OU
L'ANNÉE DE LA MÈRE.

MISSION DE L'EST.

RÉDIGÉE

PAR COLLIN, ROGÉ, MARÉCHAL, CHARPIN, LAMY.



SE TROUVE :

- A TOULON, au Bureau du Journal *Amour à tous*, rue Neuve, n° 1.
- A PARIS, chez Johanneau, libraire, rue du Coq-St-Honoré.
- A LYON, chez M^{me} S. Durval, place des Célestins, n° 5.
- A MULHOUSE, chez M. Curie, docteur en médecine.
- A STRASBOURG, chez M. Euler, rue de l'Outre. n° 3.

TOULON,
IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE CANQUOIN,
rue Neuve, n° 1.

JUILLET 1833.

Rare

1833

OU

L'ANNÉE DE LA MÈRE.

Juillet.

MISSION DE L'EST.

RÉDIGÉE

PAR COLLIN, ROGÉ, MARÉCHAL, CHARPIN,
LAMY.

FONDS DUBOIS : 4262

TOULON,

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE CANQUOIN,

Rue Neuve, n° 1.

1854.

(ou 1833 ? la couverture)
dat: Juillet 1833.

CB 208178

La famille de Toulon a cru devoir recueillir et confier à la presse cette attachante relation de la dernière œuvre collective que l'*Occident* ait accomplie, du dernier acte de l'APOSTOLAT MALE.

Depuis le manuscrit livré aux protes, de nouveaux faits se sont produits.

D'abord ça été LA LIBERTÉ DU PERE ; L'ANNONCIATION DE LA PLUS GRANDE OEUVRE INDUSTRIELLE QUE LE GÉNIE MODERNE AIT PU CONCEVOIR ; L'EMBARQUEMENT DU PERE et de sept de ses fils POUR L'ORIENT ; — puis, enfin, LE DÉPART POUR L'EGYPTE DE DEUX FEMMES, qui seules, sans appui, presque sans ressources, n'ont pas craint de s'exposer à tous les hasards d'une longue traversée, et d'une mission aventureuse sur des terres non encore civilisées, pour aller y accomplir une mission qu'elles sentent que DIEU leur donne.

Bien que ces nouveaux faits aient transporté sur un autre terrain toutes les questions de la FOI NOUVELLE, la famille

de Toulon n'a pas cru qu'ils dussent empêcher la publication de la MISSION DE L'EST.

Elle pense que tous ceux et toutes celles qui marchent avec nous et qui nous aiment, ne liront pas sans un vif intérêt cette transition de l'annonciation de la MERE à l'ère nouvelle dans laquelle nous entrons, cette mission qui est comme la fin de tous les actes de l'APOSTOLAT, et comme le dernier reflet de la vie de la MERE.

Au nom des membres de la famille de Toulon,

EDOUARD DE PUTCOUSIN.

Nous sommes à Lyon; la mission du Midi est terminée. Après l'embarquement de BARRAULT un fait a surgi; les COMPAGNONS de la FEMME ont marché sous deux bannières différentes, quoique *saintes* toutes deux. — Les uns en plus grand nombre, sentaient *l'annonciation* de la MÈRE principalement par le *culte* et les *chants*; les autres, aimant surtout le *travail*, étaient impatientes de *l'atelier*. Voilà pourquoi ils sont restés sourds aux invitations de quelques villes et les ont traversées rapidement. — Ce manque d'unité a été loin de briser les liens qui les unissaient; la religion a fait surmonter toute souffrance aux COMPAGNONS qui avaient arboré la première bannière; partis ensemble de Lyon, ils ont voulu y rentrer ensemble. — « Main-
« tenant séparons-nous, séparons-nous pour un
« temps. Le PÈRE en prison a déposé toute au-
« torité; la MÈRE n'est pas venue, nous sommes
« dans une phase de liberté: — hommes *seuls* il
« ne nous est plus donné d'*unir*; séparons-nous;
« à l'un le bruit de l'atelier, les mines, les for-

« ges ; à l'autre, l'art, la course aventureuse, les
 « vallées, les montagnes, les champs, le théâtre
 « des villes. Un jour des *femmes* nos *égales* mar-
 « cheront à nos côtés ; alors le PÈRE et la MÈRE
 « uniront les natures et les œuvres diverses. Jus-
 « qu'alors séparons-nous. Votre mission est sainte
 « comme la notre ; à l'une, à l'autre succès et
 « gloire. » — La troupe se dissout.

Cependant bien des contrées sont vierges en-
 core de notre présence et de notre parole ; ne
 nous verront-elles pas ? en marche. — La troupe
 se réforme ; désormais elle sera plus homogène,
 des artistes seuls la composeront. Nous serons
 douze, libres, sans chefs ; mais aimant la même
 œuvre, nous marcherons douze en paix, en har-
 monie, autant qu'il est donné à des hommes
seuls de le faire. — Rendons toutefois hommage
 au caractère de l'un de nos COMPAGNONS ; ROGÉ, sera
 notre frère *ainé*, et comme l'ame de nos missions ;
 plus que tout autre il maintiendra l'union entre ses
 frères. Qu'il trouve ici l'expression publique de
 notre amour, de notre reconnaissance. Nous es-
 pérons qu'au jour du jugement, au jour de la
 récompense, il obtiendra un regard du PÈRE,
 une caresse de la MÈRE.

Pendant qu'à Lyon, Digoin, Grenoble, St.
 Etienne etc. le COMPAGNON TRAVAILLEUR, patient

dans son *attente* de la MÈRE prépare *l'industrie*, au rôle glorieux qu'elle doit jouer dans le monde, vers quelle contrée dirigerons-nous nos pas ? — Les apôtres *de la foi nouvelle* sont dispersés ; ils se sont partagé la terre. Les uns ont l'Orient, les autres l'Afrique ; celui ci s'avance vers l'Inde, celui là s'embarque pour l'Amérique du sud, d'autres pour l'Amérique du nord ; deux sont aux pieds des Pyrénées ; deux entrent en Allemagne, un cinquième en Angleterre. Nous-mêmes nous avons parcouru le Midi de la France ; l'Ouest et la Vendée sont échus à quelques autres. COMPAGNONS, allons annoncer aux hommes et surtout aux femmes de l'Est, de la Suisse, de l'Alsace, du Nord, de la Belgique, la foi nouvelle DIEU PÈRE et MÈRE de tous et de toutes, *l'égalité de l'homme et de la femme* ; la venue de la MÈRE en 1833.

Nous faisons à Lyon les préparatifs du départ. Nous adoptons un nouveau costume signe de *notre* œuvre. Notre mission est une mission d'art ; elle s'adresse surtout aux *femmes*. A la parole, aux chants, nous joindrons les travaux de la terre. La terre est le domaine de la MÈRE, et les premiers d'entre les APÔTRES nous recevrons le baptême du travail des champs.

Le départ est fixé au 16 mai, jour de BARBAULT,

anniversaire de l'ascension de *Jésus*. Ce jour se lève, ce jour est grand... Dix-huit siècles sont accomplis depuis que le fils de l'homme monta au ciel. — Déjà la nombreuse famille de Lyon est réunie dans notre salle de Perrache. Nous lui donnons lecture de la mission du Midi ; au récit de notre vie aventureuse tous les cœurs sont émus. Nous lisons ensuite LA PAROLE DU PÈRE prononcée le 8 avril 1833 à la cour d'assises, et la dernière parole du *Verbe Mâle* répand dans toutes les ames un profond recueillement. — La journée s'avance, nous allons partir.... Partir ! mais une dette nous réclame, nous enchaîne à Lyon. APÔTRES, nous sommes pauvres. Bien loin de posséder les fonds nécessaires au voyage, nous n'avons pas même de quoi faire face aux préparatifs. Nous partirons cependant ; tous jusqu'au dernier moment nous en avons la foi ; nous partirons au jour fixé, en faisant honneur à nos dépenses. En effet DIEU ne fait pas faute à ses envoyés ; sur l'heure il nous envoie un libérateur ; c'est une *femme*. Une femme nous ouvre son crédit, l'obstacle est levé. — Gloire à elle ! Gloire aux *femmes* ! Anges de salut, toujours nous les trouvons sur nos pas. Une femme nous donne les moyens de sortir de Lyon. A Dijon, à Seurre, à Lons-le Saulnier, à Genève, des femmes nous

accueillent. Les *femmes*, toujours et partout les *femmes* ! Elevez-vous, élevez-vous chants d'amour et de paix, annoncez le règne prochain de la MÈRE !

Lyon, quel est ce spectacle, cette fête, ce concours ? DOUZE COMPAGNONS DE LA FEMME, dans l'éclat de leur costume, s'avancent lentement le long de tes rues, de tes quais, à travers tes places et tes ponts. Un nombreux cortège de *femmes* les suit ; leur présence imprime le respect et le silence au monde incrédule. — Un soleil brillant nous éclaire, il nous sera fidèle durant toute la mission. Il assistera à tous nos actes, à tous nos travaux.

Hors de la ville, sur la route de Mâcon un banquet nous attend ; nous communions. Les convives sont nombreux, la table frugale, mais tous les visages sont riches d'amour et de foi. Nous entonnons le *chant* de la FEMME. — Compagnons il faut partir. A ce mot les femmes s'attendrissent ; elles nous expriment le regret de la séparation, l'espoir du retour. Un COMPAGNON les remercie au nom de tous ; sa parole les fait fondre en larmes.

Nous voilà sur la route. Adieu, adieu. — Mais la famille ne veut pas nous quitter encore ; elle nous suit dans les champs. Le soleil descend, la nuit s'approche ; une auberge se présente. Un cri s'élève : entrons, et dansons. L'auberge est

trop étroite, on se jette dans sa vaste cour. Un violon est bientôt trouvé; un des COMPAGNONS s'en saisit, et soudain voilà que tout s'ébranle.

Le quadrille est vif, la walse légère, la ronde immense tourbillonne. On rit, on pleure, on crie, on chante, on danse, on walse, on tournoie; les mains se pressent, les bras s'enlacent, les cœurs s'épanchent; l'exaltation est générale. on cesse, on recommence vingt fois.

Vie de la MÈRE, vous étiez en nous *tous et toutes* ! Jamais la famille de Lyon n'avait eu de plus beau jour; elle ne l'oubliera pas; pour nous c'est le présage d'une heureuse mission. — Enfin, l'heure du départ a sonné, les adieux se renouvellent et plus vifs et plus touchans. La famille se presse sur la route; nous nous élançons sur la hauteur voisine, nous nous retournons une dernière fois en chantant le COMPAGNONAGE et nous disparaissions derrière la montagne.



Le lendemain, il était midi lorsque nous entrâmes dans Ville-franche, toujours suivis depuis Lyon par un ami qui par dévouement et sympathie à notre œuvre et à nos personnes retar-

dait, comme malgré lui, le moment où il nous
 quitterait; il fallut pourtant nous séparer; nous
 nous embrassons, et il part; il part trop-tôt, car
 son cœur eut été bien joyeux d'assister à la belle
 manifestation que DIEU nous préparait pour le
 soir, et il en eut rapporté auprès de la famille
 de Lyon des souvenirs bien rappelans. Ville-
 franche, à peu de distance de la cité dont les
 rues noires et enfumées ont été si souvent sil-
 lonnées de nos pas et frappées de notre parole,
 dont la gloire devait être à elle, *la grande in-*
industrielle, d'avoir la première initié nos bras et
 nos corps à la vie rude et pénible du prolétaire,
 Ville-franche n'avait jamais vu *les hommes nou-*
veaux dans son sein. Les habitans à l'aspect de
 nos faces brunies par le soleil, et de la forme de
 notre vêtement, contraste étrange avec le *frac*
 prosaïque du bourgeois, se disaient : ce sont des
 Polonais. Mais bientôt toute la ville sut qui nous
 étions, et l'on s'empressa autour de nous : quel-
 ques hommes notables nous témoignèrent le désir
 de nous entendre; une vaste salle fut mise par
 eux à notre disposition.

Se peut-il que notre œuvre de paix et de con-
 ciliation soit encore méconnue? Se peut il que
 les magistrats et les directeurs des peuples ne
 se sentent pas obsédés au moins d'un large be-
 soin de *tolérance* pour des hommes qui ont tout

quitté et qui ne reculent devant aucune privation, aucune misère, aucune douleur, afin de sauver les *femmes* et le *peuple*, afin de sauver le *peuple* PAR les FEMMES! Seront-ils sourds longtemps encore, ô mon Dieu! Qu'ils ouvrent les yeux, cependant, et qu'ils voient; qu'ils voient, surtout, car ceci est encore plus poignant que la misère .. Sarcasmes, outrages, démonstrations hostiles et féroces même; tout, tout cela nous a été prodigué avec un inconcevable acharnement, et pourtant les Figaros et les Basiles, aussi bien que les hommes de haine et de sang ne nous ont jamais vus leur répondre autrement que par le *calme* et la *patience*; jamais nous n'avons démenti un seul instant notre caractère *pacifique*. C'est que DIEU a mis en nos cœurs un amour et un dévouement *nouveaux*, contre lesquels viendront se briser les passions violentes et rétrogrades. Tous les sentimens de *bonté*, de *tendresse* et d'*amour* sont invoqués par nous à chaque heure de notre vie avec une ardeur incessante; car nous voulons l'*association*, le *bonheur*, la *richesse*, les *plaisirs* et la *gloire* pour tous; nous voulons la PAIX et la LIBERTÉ enfin, ce grand problème, dont tous les peuples attendent la solution depuis le commencement des siècles et dont les *signes des temps* annoncent la réalisation prochaine, car l'*anxiété* et la *haine au despotisme* ne furent

jamais poussés si loin. LA PAIX ET LA LIBERTÉ disons-nous; eh! bien, répondez : Est-ce l'homme, est-ce l'homme *seul* qui dotera le monde de cette sublime espérance! oh! mon Dieu! envoie nous ta FILLE, donne nous la MÈRE!

Nous marchions au milieu de la voie publique, paisibles et seuls sans qu'aucune personne nous accompagnât, et nous nous acheminions vers la salle qui nous avait été offerte. Bientôt un commissaire de police, assisté de quelques gendarmes, vient nous défendre de la part de l'autorité municipale de nous rendre dans l'enceinte où déjà nous attendait la foule. Nous lui demandâmes d'attendre au moins la manifestations de quelque *acte*, et nous poursuivîmes notre marche. A peine entrés, l'injonction nous est faite de nous abstenir de tout *chant*, de toute *parole*; l'ordre nous est même donné de nous retirer sur-le-champ. Nous obéissons et nous témoignons ainsi de notre amour pour la tranquillité. Mais avant de nous retirer, l'un de nous exprime à la foule étonnée et inquiète les sentimens que nous éprouvons pour l'accueil bienveillant des habitans de Villefranche. «L'auto-
«rité craint quelques désordres dans l'intérieur
«de la ville. Eh! bien, nous irons dans les
«champs. Là, devant *tous* et *toutes* nous pour-
«rons vous dire notre foi; qui nous sommes. Aussi

« bien, nous étouffons dans vos salles, et il n'en
 « est pas encore d'assez spacieuse, ni surtout
 « d'assez religieuse pour que notre parole puisse
 « être entendue de toutes les classes, et de toutes
 « les intelligences ; allons donc dans les champs ! »
 Ces derniers mots sont suivis d'un tonnerre d'ap-
 plaudissemens. La foule était grande et se gros-
 sissait de minute en minute de tous ceux qui
 n'ayant pu trouver de place dans la salle étaient
 heureux de pouvoir se laisser aller à leur sen-
 timent de curiosité ou d'intérêt pour les hommes
 de la MÈRE.

Nous arrivons dans un site charmant qu'om-
 brage une double haie d'arbres touffus et vigou-
 reux. Un tertre élevé s'offre à nous. — Com-
 pagnons voilà notre chaire ; c'est du haut de cette
 chaire que nous allons faire aimer notre DIEU
 à ces *hommes* et à ces *femmes* impatiens et avides.
 Ils sauront qu'il n'y a plus d'*anathème* et de *ré-
 probation* ; ils sentiront que la sévérité du PÈRE
 va se radoucir de toute la *grâce* et de toute la
tendresse de la MÈRE ; et ils respecteront et ils
 glorifieront l'ÉPOUX à qui le monde fait expier
 dans la prison son cri de liberté pour l'ÉPOUSE ;
 et ils seront émus, et ils seront attendris, car ils
 verront que notre voix est tremblante, que nos
 yeux sont humides en disant SA CAPTIVITÉ.

Espoir ! espoir ! la FILLE bien aimée de DIEU

s'avance. Voyez comme tous ces cœurs ont besoin de *tendresse* et d'*amour* ! Beaux-arts, électrique et divin levier qui attendez de l'inspiration de la FEMME une force et une *puissance* de *moralisation* inouïes et encore inconnues, faites hâte ! et devenez bientôt *la dernière raison des rois contre les peuples et des peuples contre les rois* ! Ah ! soyez avides vous tous qui nous entourez ; soyez avides, car voici les hommes qui ont en eux la vie de la MÈRE, voici les COMPAGNONS de la FEMME ! ils *chantent* devant vous ; ils chantent l'*union* et la PAIX, et ils sont *glorieux* d'aller dans vos rues et sur vos places, dans vos cafés et sur vos promenades enlever goutte à goutte de vos cœurs ce qu'il peut y avoir encore d'amertume et de haine : car voici venir le grand jour de la RÉCONCILIATION et de l'AMOUR UNIVERSEL, voici venir la MÈRE !

Villefranche, tu nous as accueillis avec bienveillance et plusieurs des tiens, aujourd'hui, conservent notre souvenir et nous aiment ! Nous avons été heureux, et t'avons donné beaucoup de notre vie : que pourrions-nous ajouter ? — Disons-nous que notre auberge n'a pas désempilé un instant ? que quelques uns de tes jeunes hommes nous ont offert un repas ? Devons-nous dire que les dépositaires de la force publique et *brutale* se sont rendus dans notre salle et ont

voulu empêcher notre souper déjà avancé ? Devons-nous dire surtout avec franchise et naïveté comment il nous a été possible d'achever notre repas en emportant , chacun des convives , plats , assiettes et bouteilles dans la chambre de l'un de nos hôtes logé dans l'hôtel où cette scène se passait ? Devons-nous parler de l'étonnement et de la stupéfaction des gendarmes en s'apercevant de la position pénible où ils se trouvaient placés ? Non : nous ne voulons pas élever de *récriminations* , nous sommes RELIGIEUX ; ils savent qu'aucune parole amère n'est sortie de notre bouche , et sans doute ils nous aiment déjà. — Adieu, Villefranche ; nous reviendrons vers toi ! —

Le lendemain , les premiers rayons du soleil éclairent notre sortie de Villefranche ; la foule avide de voir encore les COMPAGNONS de la FEMME se presse , sur notre passage , aux portes et aux fenêtres des maisons.

Nous arrivons à Mâcon , dimanche jour de la MÈRE ; nous nous montrons en public ; mais le peuple se montre indifférent. Toutefois quelques personnes s'approchent de nous , et leur cœur emporte les semences fécondes de cette vie nouvelle que nous répandons dans le monde.

Nous montons sur le bateau à vapeur et nous

voguons vers Châlons. C'était l'après midi d'une belle journée d'été ; la surface calme de la Saône qui reflétait les rayons du soleil couchant et s'étendait allongée devant nous ; la fraîcheur et la grace des rivages qui formaient un tableau mouvant ; la présence de ces machines où la vapeur puissante remplace l'homme et ses pénibles fatigues : tout concourait à remplir nos âmes du sentiment de la beauté et de la grandeur de DIEU. Quelques passagers entament avec nous des discussions d'abord pleines d'amertumes ; tout le bateau y prend part : insensiblement notre parole pénètre les cœurs qu'achèvent d'adoucir nos hymnes religieux ; et nous nous séparons en nous serrant la main.

Les échos de la Saône répétaient encore nos chants au milieu du silence du crépuscule, quand nous aperçûmes Châlons et son port couvert d'une foule immense. Nous la traversons silencieux ; le soir nous nous rendons au cercle républicain. Les visages étaient froids et réservés. Les actes d'un compagnon venu récemment à Châlons avaient laissé dans leur esprit une impression défavorable ; elle se reporta involontairement sur nous. C'est que le monde ignore qu'aujourd'hui toute solidarité est éteinte momentanément entre nous, et que chacun de nous porte son nom sur sa poitrine, afin de porter aussi la responsabilité

de ses œuvres. Le président du cercle, homme d'une rare intégrité politique, nous reçoit avec urbanité. Dans des conversations particulières, nous exposons notre foi en la venue de la MÈRE, nous chantons l'association des travailleurs; l'union et la paix à tous; et la douce expression de nos chants plaît à ces cœurs qui commencent à comprendre l'amélioration du sort des peuples autrement que par la lutte et la guerre.

Après une journée de fatigue nous entrons à Beaune en chantant, — suivis d'un peuple nombreux. Pendant notre repas la foule grossit, s'amoncele, entre avec violence, nous presse, se heurte, s'échelonne pour nous voir; toute la maison est bientôt envahie. Nous interrompons notre repas pour lui donner la parole nouvelle dont elle est si désireuse, puis au nom de la propriété d'autrui en quelque façon violée par cet empressement désordonné, quoique bienveillant, nous l'engageons à se retirer; elle s'écoule silencieuse et paisible. Notre repas terminé, malgré que la nuit fût déjà avancée, nous nous rendons aux instances de quelques jeunes gens et nous allons dans un des cafés de la ville. Nous leur disons les douleurs du peuple et leur annonçons l'intervention *sociale* des FEMMES qui les

fera cesser. A ce mot d'intervention de la *femme*, quelques ricanemens éclatent dans un coin de la salle. Nous croyons devoir réprimer sévèrement ces rires de l'orgueil *mâle* qui ne voit de puissance que dans la force *brutale* et dont le règne ne sera bientôt qu'un souvenir. Nos chants de paix et d'union retentissent dans cette enceinte qui entendit si long-temps des paroles de violence.

Et plusieurs femmes qui ont osé y pénétrer en sont émues jusqu'aux larmes.

Beaune nous pouvons te quitter maintenant; car nous avons senti palpiter en toi des cœurs de femmes; car ton peuple par un instinct sublime nous comprend et nous aime.

Mais au milieu de ces émotions si douces, DIEU nous réservait pour le lendemain, à la fois, une épreuve et une manifestation de sa providence. Après avoir payé notre dépense il nous restait 75 centimes, et nous avions devant nous une route de dix lieues, nous marchions insoucians et joyeux. Notre confiance en DIEU ne fut pas trompée. Un ami qui voulut nous accompagner nous offrit sa bourse et nous pûmes faire à Nuits un déjeuner qu'il partagea fraternellement avec nous. Nous lui disons adieu, et il aime déjà notre foi qu'il ne connaît que d'hier. Après six heures de marche, nous aper-

cevons les flèches aiguës et les hauts clochers de Dijon.

Antique capitale de la Bourgogne , jadis si célèbre par ton enthousiasme chevaleresque , ton respect et ton amour pour les femmes , par la cour élégante de tes ducs et le luxe et la gloire dont elle brillait aux yeux de l'Europe , par les sentimens larges et généreux de tes barons et la haute influence de tes dames , nous revenons vers toi aujourd'hui pleins de la vie de la MÈRE.

Le lendemain de notre arrivée , vers 7 heures du soir , nous traversons la ville en chantant la MÈRE et nous nous arrêtons sur le talus où s'éleva naguère le croix de la mission. La foule nous suit et nous entoure. On écoute avec bienveillance notre parole et nos chants. Quelques ricanemens se perdent sans échos et plusieurs emportent dans leurs cœurs des sentimens nouveaux.

Cette solennité improvisée excite le désir de nous connaître ; nous recevons des visites ; aux visiteurs nous disons les destinées de l'humanité alors que la FEMME sera l'égale de l'HOMME.

Curieux de voir les hommes qui annonçaient une ère nouvelle où les arts seraient employés à la moralisation du peuple et recevraient une *glorification* que l'égoïsme du siècle ne peut leur

donner, quelques artistes du théâtre nous demandent une entrevue. Elle fut touchante.

Nous allons au Wauxhall; nous faisons entendre nos hymnes. Nous chantons la prison du PÈRE, la misère du peuple, et nous voyons des larmes dans les yeux des *femmes*.

Maintenant courons partager avec le peuple ses travaux les plus pénibles, les rudes labeurs des champs. Terre, terre, nous voulons te féconder de nos sueurs! Collonges, voici venir les ouvriers nouveaux, les cultivateurs qui bénissent DIEU PÈRE et MÈRE, qui glorifient la bêche et qui chantent en chœur:

« Les durillons de nos mains

« Sont nos meilleurs parchemins. »

Demain dimanche, nous irons donc à Collonges. Il est minuit, la nuit est belle; tout dort. Un cri nous réveille en sursaut. *Au feu! au feu! au feu!!* les premiers nous sommes à l'incendie. L'un de nous, MACHEREAU montant sur une échelle, une hâche à la main, reçoit sur la tête une grêle de tuiles. Forcé de descendre, il se remet à la pompe; à la vue de sa figure ruisselante de sang, les personnes qui sont près de lui l'obligent à faire panser ses blessures. Et le lendemain nous traversons Dijon, en costume de travailleurs; notre blessé ayant la tête empaquetée de linges, et cependant portant comme

les autres son sac sur le dos et allant faire quatre lieues à pied malgré la fièvre qui commençait à le saisir.

Dijonnais, tous ces actes vous ont trouvés froids et indifférents; ceux mêmes qui naguère partageaient notre vie, fatigués d'une *attente* trop longue à leur impatience ont semblé se retirer de nous. Les *femmes*, les femmes seules soutiennent leur foi. Elle savent, *elles*, ce que c'est que l'*attente*.

Toutefois nos cœurs ont éprouvé une bien douce émotion. Le 1^{er} de ligne, ce même régiment qui à MENILMONTANT exécutait si sévèrement l'ordre qui empêchait le peuple de venir à nous, ce même régiment qui, près de Troyes, lança l'outrage à la face de Barrault et de ses compagnons, ce même régiment a vu quelques-uns des siens, nous accompagner pendant 3 lieues hors de Dijon, boire au PÈRE et à la MÈRE et chanter avec nous :

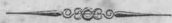
« Plus de sang, de haine et de guerre,

« L'atelier est un champ d'honneur,

« Le travail embellit la terre :

« La gloire attend le travailleur. »

Braves militaires, adieu; vous nous avez compris; nous vous serrons la main.



Pourquoi le monde entier ne peut-il contempler nos travaux de *prolétariat*, à Lyon,

Digoin, St-Etienne, Grenoble ; partout. Pourquoi n'a-t-il pas été témoin de nos travaux de Collonges. Superbes contempteurs de notre foi, venez, venez voir des médecins, des avocats, des poètes, des musiciens, des mathématiciens, des hommes d'élite, des hommes auxquels la vieille société accordait, pour leurs talens, estime et considération, se courbant vers la terre et la travaillant de leurs mains. Et ce n'est point un jeu frivole, une récréation d'*amateur*. Nous sommes sur de vastes terres et nous travaillons à la journée. Le soleil de juin se lève ; armée de pioches et de sarcloires, notre troupe ouvre la brèche. A 8 heures et à midi on nous apporte nos repas aux champs ; nous mangeons des gaudes à la gamelle, du pain et du lard dans nos doigts. — Le dos en arcade, nous portons le poids du jour ; au soleil couché, notre journée est finie ; il faut rentrer. Que l'ordre s'établisse ; COMPAGNONS, au pas ; et, sur votre épaule, l'arme nouvelle, l'arme du producteur, l'arme de l'avenir. Et nous traversons les villages, étonnés et émus, en chantant la venue de la MÈRE *et la gloire du travailleur*.

Tous les agriculteurs des environs, hommes, femmes, enfans accourent pour nous voir, et nous entendre. Ils veulent être témoins de nos travaux et s'étonnent de notre ardeur à l'ou-

vraie. Des vieillards expérimentés disent hautement que des journaliers ordinaires ne feraient pas plus d'ouvrage que nous, et ne le feraient pas mieux. Le lendemain, mêmes fatigues. — Ah ! nous savons maintenant ce que c'est qu'une journée de cultivateur prolétaire. Coryphées de tous les partis, qui aspirez à la confiance du peuple, pouvez-vous en dire autant ? Oui, nous l'avons sentie et partagée l'existence du prolétaire, avec toute sa monotonie, toute sa sécheresse, toute sa lassitude. Ah ! vienne la FEMME poétiser le travail ! viennent les BEAUX-ARTS charmer la vie du travailleur ! Viennent les machines adoucir son rude labeur ? La société possède tous les élémens nécessaires pour rendre le travail attrayant ; et hormis quelques hommes, elle semble ne pas y songer ; elle dort sur ses richesses, mais aussi sur son volcan.

Un matin, après notre déjeuner, nous nous transportons sur un autre champ pour y commencer les travaux, lorsqu'un COMPAGNON aperçoit au loin, derrière une forêt, une large colonne de fumée, au milieu de laquelle tourbillonnait de temps en temps une flamme blanchâtre. C'est un incendie. Nous abandonnons nos travaux et nous partons. Le trajet est long, mais la distance redouble notre courage. Nous nous élançons, chacun dans la direction qu'il croit la

plus courte; nous traversons des champs, des bois, où faute de chemins pratiqués nous nous déchirons les pieds; de temps en temps, nous sommes obligés de chercher une clairière d'où nous puissions découvrir la colonne de fumée qui nous sert de guide; nous arrivons devant une grande mare, qui nous barre le passage, nous la franchissons avec de l'eau jusqu'au corps. Nous sommes dans la plaine, harassés de fatigue; mais nous apercevons l'endroit où des hommes et des femmes sont dans la désolation; cette vue nous rend nos forces qu'un trajet de près de 3 lieues, toujours en courant, avait épuisées, et nous sommes sur le théâtre de l'incendie....

Avez-vous jamais vu pendant une chaude journée d'été un village aux toits de chaume, dévoré par les flammes? Voilà l'état où nous te trouvâmes, ô Brazay, toi naguère si riant au milieu de tes verts jardins! spectacle déchirant! Les avenues sont couvertes de meubles, de hardes, d'ustensiles de ménage, tout empreints, tout chauds de la vie de l'homme, et qui semblent étonnés de se trouver en plein air! oh! que de souvenirs sont là! que de souvenirs dans ces murs qui croulent! le tumulte du malheur est horrible; les uns courent sans but, les autres forment un commencement de *chaîne*; ceux-ci cherchent à sauver un meuble qu'ils aiment, ceux

là font la police, un fusil de garde national sur l'épaule. Les visages sont crispés par la douleur. Les femmes pleurent. Pauvres gens ! le fruit de longues années de travail est perdu en quelques heures ! — de pareilles douleurs n'existeront plus, ô mon DIEU ! quand il y aura entre les hommes une véritable *association*, une véritable *solidarité* de biens et de maux !

Trente maisons brûlaient ; nous nous précipitions. Voilà les bérets rouges ! Voilà les Saint-Simoniens ! courage, courage. Car ils savaient l'incendie de Dijon. Nous sommes à la *chaine*, à la pompe, au milieu des flammes, partout. A une heure du matin, nous étions encore à éteindre les derniers tisons. Une souscription est ouverte à la mairie de Brazay ; nous y apportons notre denier, bien faible, car nous sommes bien pauvres.

Vous, qui avez répandu ou colporté contre nous tant d'imputations calomnieuses, vous, qui nous accusez encore de vouloir détruire la propriété et de fouler ainsi aux pieds *le droit le plus sacré de la liberté humaine*, venez, venez nous voir au milieu des flammes de Brazay, venez nous voir défendre la propriété contre l'incendie et sauver du feu des biens que nous respectons parce qu'ils sont le fruit du labeur de l'homme !

Ce n'est plus avec des paroles que nous vous répondons ; c'est avec des actes. Les incendies de Lyon , de Dijon , de Brazay , sont un grand enseignement pour le monde.

Nous reprenons nos travaux de Collonges! — Mais voici le dimanche. C'est le jour de la MÈRE, c'est le jour du plaisir. Dansez , dansez , bons villageois , aimables villageoises ! après avoir partagé vos fatigues , les COMPAGNONS veulent partager vos plaisirs. A Longeau nous donnons un bal champêtre , un bal en plein air ; et loin de briser comme le prêtre chrétien le violon du ménétrier , — c'est sous nos doigts que résonne l'instrument de la danse. — Les villages voisins viennent embellir la fête. Au milieu du bal , un cercle d'hommes et de femmes se forme. Nos chants frappent l'air ; nous donnons une parole. Pendant qu'on prête une oreille attentive à l'orateur , les nuages errans dans l'atmosphère , se groupent , se serrent ; quelques gouttes de pluie tombent. Vivat ! vivat ! car depuis deux mois il ne pleut pas et les blés sèchent sur pied et les légumes meurent dans la terre ! La terre et l'air communient par une abondante pluie , comme nous communions avec ces bons cultivateurs sous le toit de chaume , la fête continue plus gaie , plus religieuse.

Dans une maison du village on nous sert des

rafraîchissemens. Nous chantons; les jeunes filles quittent le bal et fendent la foule pour venir nous entendre. Tous et toutes vivent de notre vie. Beaucoup croient en nous et la MÈRE.



Cependant notre renom s'était répandu dans toute la contrée. Auxonne, St-Jean de Lôsne, Seurre, nous attendaient.

A Auxonne, nous voulons annoncer notre foi dans un jardin; la foule s'y précipite, ardente, désordonnée; l'encombrement nous oblige de nous retirer. Auxonne, c'était près de tes bastions, près de tes remparts de guerre, qu'il fallait faire entendre nos chants de paix et de travail. La nuit est venue, l'air est calme, le ciel brille d'étoiles. Une jeune fille vient nous offrir le balcon d'un café à côté des remparts; des groupes de femmes, d'hommes, d'enfans se forment au dessous de nous. Ils gardent un profond silence que l'obscurité rend plus imposant encore; on nous entendait sans nous voir. Nos chants religieux venaient comme d'en haut, et descendaient sur le peuple ravi, comme les flots d'une harmonie céleste. Hymne de la MÈRE dominez, dominez ces remparts que dix-huit ans de paix ont déshabitués du bruit du canon homicide,

et allez au loin consoler ces campagnes qu'attriste encore le souvenir d'une lutte fatale.

St. Jean-de-Lòsne nous avait préparé un temple, un toit de verts marronniers, illuminé comme pour une fête. Toute la population vole sur nos pas. Les *femmes* se pressent autour de nous. Elles savent notre courage à Brazay; toutes et tous écoutent avec avidité nos chants et notre parole.

Nous approchions de Seurre quand nous reçûmes un message de femme. C'était l'hôtesse du *Chapeau Rouge* qui nous demandait de descendre chez elle; et ses messagers échelonnés sur la route de distance en distance, nous répétèrent jusqu'à trois fois son invitation. *Femme* bonne et généreuse, que ta volonté soit faite! Les compagnons logeront sous ton toit hospitalier. Cependant nous n'avions pas de salle pour nous faire entendre; nous nous présentons devant la porte de l'hôtel et à l'instant toutes les rues adjacentes sont couvertes de peuple. Nos chants et notre parole excitent une vive sympathie. C'était la première fois que cette ville recevait dans son sein, les *compagnons de la FEMME*; mais notre vie, la vie de la MERE, avait devancé notre

arrivée; nous y trouvons des croyans et des croyantes et nous recevons les visites de quelques *femmes* aussi spirituelles que belles, qui avaient déjà foi en la venue de la MERE.

A Pierre, nous saluons le général Thiars, et dans les salons dorés de son château nous apportons la poussière de nos souliers et notre parole apostolique. Le vieux général comprend nos théories *mâles* ; mais accoutumé à trancher les difficultés avec l'épée, il s'arrête devant l'appel à la FEMME.

Nous quittons la côte d'Or, et nous embrassons notre bon *compagnon* RAVET. Côte d'Or, nous t'avons inondée de notre vie. Parole, chants, travaux de la terre, œuvres de l'esprit, plaisirs, fêtes, et jusqu'à notre sang versé dans des incendies, nous t'avons tout prodigué. Nous t'avons labourée comme une terre bien aimée. Ah ! déjà nous avons récolté la plus douce récompense, puisque DIEU nous a manifesté dans tes FEMMES sa face de *bonté*, de *douceur*, de *grâce* et de *beauté* ! Côte d'Or tu es une de nos bonnes vignes. Nous te laissons dans RAVET UN COMPAGNON qui ne te négligera pas et qui est digne de toi.



Nous venons coucher à Blétran. Nous y trouvons dans le juge de paix un homme aux sen-

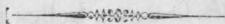
timens larges et généreux, *un croyant à l'égalité de l'homme et de la FEMME*. Il paie notre dépense. Nous lui donnons une brochure de la Mission du Midi.

Le lendemain matin, nous quittons Blétran; c'est un dimanche, c'est la fête du Dieu des Chrétiens; pour nous, c'est le jour de la MERE. Déjà sur notre passage les villages ont les rues jonchées de fleurs. Des reposoirs s'élèvent de distance à distance. Chrétiens, votre croyance n'est pas la nôtre, mais nous avons de la *tolérance* et du *respect* pour tous les cultes. Ces fleurs que vous semez dans vos rues pour fêter Dieu, — nous évitons de les fouler aux pieds; ces processions qui bientôt vont sortir de vos églises, nous évitons de les rencontrer; et ce n'est ni la haine, ni le remord qui dans ce moment nous éloigne. Nous craignons que la présence d'hommes que vous appelez apostats, — ne vous porte scandale. Chrétiens, ainsi que vos apôtres, nous sommes des apôtres de paix. Si vous aimez encore vos fêtes, vos cérémonies religieuses, pratiquez-les, célébrez-les. Long-temps inspiratrices des beaux-arts, elles ont moralisé le monde; elles sont belles encore; si dans ce siècle d'athéisme et de passions égoïstes, elles peuvent verser quelque consolation dans vos ames, pratiquez-les. Pour nous, nous ne venons

pas les troubler. Elles ont fait pour la plupart le charme de notre enfance, et les doux souvenirs du jeune âge nous les rendent chères encore. Pourquoi dites-vous que nous avons renié la foi de nos pères? nous ne venons pas la renverser, nous venons l'accomplir. Vous n'adorez que *Dieu le père*, nous aimons DIEU PERE et MERE. Vous ne voyez dans la divinité que les attributs de l'*homme*, nous y voyons de plus les *graces* et les *vertus* de la FEMME.

O DIEU PERE et MERE de tous et de toutes, Dieu *bon* et *bonne*, *beau* et *belle*, entends la prière des *compagnons de la FEMME*. C'est au bord des routes, c'est dans la solitude qu'ils t'adressent le chant du matin. Ecoute-les : tant de contrées, tant de peuples, tant de villes honorent en ce jour le Père ! un petit coin de cette terre ne rendra-t-il pas hommage à la MERE devant les *compagnons de la FEMME*? En ce jour, MERE, n'aurez-vous pas un peu de ces fleurs, de ces guirlandes, de ces dais de verdure, et surtout de ces cortéges de femmes aux blanches robes? La terre qui est votre domaine a si long-temps prodigué à l'homme sa riche parure; vous sera-t-elle avare? O Mère, DIEU vous a promise au monde pour cette année; fasse DIEU qu'en cette année, en ce jour vous soyez bénie, honorée.

Nous poursuivons notre route, le cœur plein d'une religieuse attente. A mesure que nous avançons, la terre s'épanouissant aux rayons du soleil éclatant, se pare comme pour une fête. Enfin, un sol onduleux et mameloné, revêtu d'une vaste robe de vigne qui exhale un arôme frais et suave nous annonce le Jura et Lons-le-Saulnier.



Cette ville ne nous connaît pas encore. Accueillera-t-elle les *compagnons* de la FEMME ?

Nous entrons, les rues sont jonchées d'herbes et de fleurs; non loin de nous s'écoule une procession; nous sommes sur la grande place. On nous regarde, on s'approche; pauvres, nous entrons dans une pauvre hôtellerie. Le réduit où nous prenons notre déjeuner, ne peut plus contenir la foule. On nous conjure de rester la journée.

Nous sommes dans une petite salle dont le balcon saillit sur la grande place. Nous faisons entendre nos chants. L'auditoire est bien plus nombreux sur la place que dans la salle. On quitte tout pour nous voir. Les *femmes* sont surtout empressées.

Lons-le-Saulnier! d'où te vient cette vie qui

t'anime? Pourquoi ces groupes sur tes places? Ces cafés où brillent les bérêts rouges et où se presse ta bourgeoisie curieuse? ces jeunes hommes tenant à la main des brochures vertes et jaunes? ces femmes élégamment parées, se dirigeant vers un délicieux jardin? Non, ce n'est pas la fête de Dieu le Père que tu célèbres, c'est la fête de DIEU PERE et MERE. Il est six heures; le soleil descend, l'atmosphère est tiède; sous un dais de verdure, des femmes belles nous attendent; une estrade est dressée pour les COMPAGNONS. Notre parole est animée; nos hymnes sont ravissans.

Nous disons la misère du peuple, l'esclavage de la FEMME, *la prison* du PERE; et les larmes coulent. Nous annonçons la venue de la MERE et l'espoir brille dans tous les yeux. — Vie de la MERE! tu descendais dans toutes ces femmes émues, passionnées; une *religion nouvelle*, un *nouvel amour* surgissait dans leur ame! La nuit est venue; nos chants ont cessé, nous allons nous retirer; mais Elles, Elles veulent nous voir, nous entendre encore. Des groupes se forment; les conversations s'engagent et jusqu'à 11 heures les bosquets du jardin retentissent d'entretiens animés, de conférences religieuses dans lesquelles, la parole de la *femme* s'élève égale à celle de l'homme. Plusieurs des COMPAGNONS sont conduits dans des cafés, dans des salons et même à des

noces. Jusqu'à une heure du matin, nous donnons de notre vie à la capitale du Jura.

Telle fut la plus grande journée de notre mission, une ville entière naissait à la vie nouvelle. Elle ne nous vit qu'un seul jour et elle nous aima comme si elle nous avait toujours vus ; le matin nous entrions inconnus, et nous fûmes reçus comme des hôtes attendus et désirés.

MERE, une ville d'Occident t'appelle par toutes ses bouches ; tarderas-tu long-temps encore ? Puisse une aussi belle journée avancer d'un mois ta venue. Le lendemain nous avons le sac sur le dos ; plusieurs jeunes hommes nous accompagnent, et nous gravissons la hauteur d'où l'on découvre la ville couchée au fond de la vallée. A Dieu Lons-le-Saulnier ! repose, repose en paix sur tes coteaux de pampres verts, comme une jeune sultane, entre de frais coussins. A Dieu, nous te laissons d'heureuses espérances et de doux pressentimens d'avenir. Un FILLE d'*Orient* viendra les réaliser et tes bons vins couleront bientôt pour *les noces nouvelles*.

Nous marchions, et sous nos pieds la plaine se creusait en vallées sinueuses et étroites comme les rues de nos vieilles cités, ou se gonflait en

rochers hauts et escarpés, debout comme des géans que Dieu le Père aurait oublié de foudroyer. Le sol se heurtait, se brisait, s'accidentait. Le paysage devenait de plus en plus suisse. Aux verts talus pendaient les jaunes et grasses vaches; les torrens étaient plus capricieux et plus criards, les ombres des monts étaient plus bizarres et plus découpées; sur nos têtes pyramidaient les noirs sapins, droits et sombres comme des soldats en ligne. Tout ce panorama était grand dans sa mobile étrangeté. — Là, les villes sont comme jetées dans des trous; le voyageur les surprend et en est surpris à la fois.

En passant, nous saluons la Madone qui préside à la gorge Ste-Barbe. L'œil se repose doucement sur elle du grand spectacle des montagnes. L'âme attendrie s'envole vers une mère, une sœur, une amante.

La Madone!! sous l'image d'une Madone c'est la *femme* que les peuples prient avec tant de ferveur; c'est la *femme* que le matelot invoque dans la tempête; elle guérit aussi les maux du corps et les peines de l'âme. Le pauvre la retrouve à son grabat, et le pécheur se recommande à elle à sa dernière heure. La *femme*, c'est le refuge de l'homme dans les afflictions. Mais DIEU va renouveler les choses, et son *verbe d'amour* va se faire entendre à l'homme par une

bouche inconnue. « Homme, je t'avais donné la
 « FEMME pour te sauver du désespoir; elle a été
 « près de toi l'ange de consolation. Homme, le
 « temps de ma colère est passé; tes malheurs
 « sont finis; désormais elle sera l'ange de la joie
 « et du plaisir. » Terre, terre, cesse d'élever le
 cri de ta plainte. Voici venir la MERE, la MERE
 de toutes et de tous. A sa voix tout cœur brûle
 d'une charité nouvelle, tout bras se lève pour
 faire cesser toute misère. A sa parole la terre
 secouant son vêtement de deuil, se couvre de
 richesses, se pare de mille productions, dresse
 du matin au soir un éternel banquet auquel
 toutes et tous sont appelés, toutes et tous sont
 assis.

La MÈRE ! déjà nous vivons de sa vie, nous
 tressaillons de joie. L'avenir à nos yeux se déroule
 en actions grandes et généreuses. Son amour en
 est le prix, et nous voyons aussi des danses gra-
 cieuses comme à Naples, la gondole dorée et
 mystérieuse de Venise et les joies du festin qui
 fait délirer les têtes couronnées de roses, et une
 parole d'amour entrecoupée d'un long baiser, et
 les *femmes* sous mille formes, sous mille pa-
 rures avec le parfum de leurs corps et l'odeur
 suave de l'Orient.

Le paganisme a eu ses déesses et *Vénus* a
 inspiré un ciseau sublime; la puissance d'une

femme qu'Homère a retracée, l'a fait prendre pour un Dieu. Les Chrétiens ont la *vierge Marie* que couronnait le martyr, qui rendait la peine douce et qui toujours a intercédé auprès de son fils, et nous, nous avons la MERE de toutes et de tous ! en elle, chaque peuple retrouvera et plus puissante et plus belle celle qu'il avait aimée !

Nous sommes à St-Claude, célèbre par ses moines et ses évêques anti-philosophes. Dans une auberge nous demandons à dîner. Insensiblement, la salle où nous sommes s'emplit de bourgeois et d'ouvriers. Nous distinguons un ancien militaire décoré, homme à l'œil ardent, à la physionomie mobile et dont l'exaltation sympathique nous comprit d'abord. Nos chants sont accueillis avec une curiosité enthousiaste et la propagation de tête en tête, achève ce que la parole concise avait ébauché ; nous les embrassons, ils sont à nous. Nous quittons St-Claude en chantant le COMPAGNONAGE dans ces mêmes rues où les moines répétaient jadis leurs hymnes *mâles, sévères, et tristes* ; et les jeunes enfans de St-Claude viennent nous montrer le chemin de traverse qu'il fallait prendre pour gravir la montagne.



Vue de nos yeux, sentie avec nos cœurs, que la terre estravissante. Pics vierges dupied de l'homme, monts agrestes et tailladés par le temps, spectacle de mobilité et d'inconstance, vous êtes le Don Juan de la nature ! nous communions avec vous comme nous avons communié avec les plaines immobiles et chrétiennes ! Oh ! vienne le jour où la plaine sera sillonnée par la charrue à vapeur ! Et vous, que des ponts suspendus unissent vos crêtes élancées ! car voici le jour de la FEMME, et vos surfaces verticales sont trop ardues pour sa douce haleine !

La lumière du soleil se jouait à travers les blancs nuages qui se condensaient en s'éloignant et formaient à l'horizon un large rideau de noires vapeurs ; un orage d'été venait de passer, avec sa pluie grosse et chaude, dont nous avait garanti l'abri fortuit d'une grange ; le tonnerre s'en allait roulant au loin, toute la nature fraîche et humide de pluie semblait se réveiller comme au matin. Nous étions parvenus au sommet de la montagne qui domine St-Claude, et sous nos pieds se déroulait un magnifique paysage. Saisis d'admiration nous nous arrêtons. Retentissez, retentissez, hymnes du PERE et de la MERE ! Salut au PERE en prison, gloire à la MERE ! Et pendant que nous chantions, le soleil avait percé son voile de nuages,

se montrait radieux, et dominait tout ce vaste panorama comme le PERE au sortir de sa *solitude* illuminera encore le monde qui l'a méconnu. Nos cœurs pleins d'émotions ont besoin de s'épancher ; nous nous jettons dans les bras les uns des autres. Caché derrière une roche buissonneuse, un prêtre catholique avait tout apperçu ; sa pantomime animée semblait peindre à la fois la surprise et l'admiration. DIEU PERE et MERE, puisse-tu avoir un fils de plus !

Salut, beau lac de Genève ! Salut Mont-Blanc couronné de vapeurs ! Suisse ! Suisse ! toi qui as initié l'Europe à la liberté, seras-tu la dernière à sentir la vie nouvelle !

Nous déjeunons à Gex, ville amphibie, ville morte. — C'est la grille du château Voltaire ! C'est Ferney ! — Entrons. — Nous traversons une fraîche avenue. Nous déposons nos sacs de pèlerins sur les marches où le philosophe posa si souvent son pied de propriétaire. — Ferney ! Ménilmontant ! Divine antithèse ! c'est le vieux monde qui s'écroule ! c'est le monde nouveau qui s'élève ! Ferney, c'est le rendez-vous, c'est l'asile des philosophes ! c'est le grand atelier de la décomposition sociale du dix-huitième siècle ! Ménilmontant ! c'est le foyer de la vie de la MERE ! c'est le cénacle de l'apostolat nouveau ! — Sublime Méphistophélès ! toi, qui du

fond de ta retraiteremuais l'Europe en admiration devant ton génie; toi qui correspondais avec les rois et les papes, afin de miner plus surement les trônes et les autels; toi qui as engendré Robespierre et Napoléon, et qui as fait de la France le *christ des nations*, Voltaire, Voltaire! voici dans tes appartemens les apôtres de l'association universelle, des hommes de paix et de religion : de religion!!.... A ce mot, Ferney s'émeut; les peintures du salon de Voltaire pâlisent : son vieux fauteuil semble reculer d'horreur, et sa face grimacer un de ces ricanemens amers dont il poursuivait l'*infâme*. — Voltaire! Voltaire! nous avons vécu de ta vie; comme toi nous avons distillé l'ironie et le sarcasme; comme toi nous avons sapé les trônes et les autels. — Va blasphème, blasphème à ton aise le Dieu *mâle*, le Dieu *Père*. Toujours il fut *incomplet, oppresseur*, toujours il *excommunia, condamna, punit*. Tu ne connaissais pas encore DIEU PERE et MERE de *tous* et de *toutes*, en qui la *chair* comme l'*esprit*, l'*industrie* comme la *science*, la *femme* comme l'*homme*, l'*ORIENT* comme l'*OCCIDENT* seront *sanctifiés* et *unis*. DIEU jusqu'à ce temps avait manifesté dans l'homme et par l'homme sa face de *sévérité*, de *sagesse* et de *force*; il vient aujourd'hui manifester dans la *femme* et *PAR* la *femme* sa face de *bonté* et de *douceur*, de *grâce* et de *beauté*. — Salut au nom du PERE! Salut aussi

au nom de la MERE! — Et le patriarche de Ferney semblait incliner sa tête octogénaire, cette tête large et puissante, cette tête encyclopédique — et nous examinions avec curiosité son vaste bonnet, sa haute canne, — son écritoire et son écriture, ses meubles, son salon, son parc. — Et le grand apôtre de l'athéisme, cet homme étonnant qui dans ses accès de lubricité d'esprit sâlisait de sa fange poétique la *vierge* de Vaucouleurs, semblait rendre hommage AUX COMPAGNONS de la FEMME et répéter avec eux : gloire à DIEU PERE et MERE! — Un bon vieillard nous guidait — là couchait *monseigneur*. — Là écrivait *monseigneur* — là méditait *monseigneur* — à cette place *monseigneur* applaudissait au génie de Lekain — à cette place *monseigneur* élevait un temple à la religion du Christ. — Ce vieux et dernier serviteur de Voltaire rendait encore à son ancien et *noble maître* l'hommage d'autrefois. Il l'accusait ainsi de ses faiblesses *aristocratiques* et mettait en saillie, sans s'en douter, les inconséquences et les contradictions dont toute sa vie fut pleine. Humble et fidèle débris d'un passé qui n'a plus que quelques pâles reflets, nous t'avons demandé ta main et nous l'avons étreinte avec respect ; toi-même, vieillard, tu as été ému, car tu as pressenti que les jeunes hommes que tu voyais devant toi avaient un cœur tout de *charité* et

d'*amour* ; tu as pressenti que par eux la DOMESTICITÉ même cesserait d'être *servile* et qu'elle recevrait elle aussi sa *glorification*.

Le jeune comte de Budé, à qui appartient aujourd'hui le château de Ferney, nous a reçus avec politesse et nous a accompagnés jusqu'à un quart-d'heure de Genève. C'est un homme qui a l'instinct de la foi nouvelle. Nous lui avons offert des brochures, il les a acceptées. Ainsi Dieu a voulu que dès ce jour quelques feuilles du livre nouveau fussent implantés dans l'ancienne habitation du colosse du 18^e siècle.

Nous venons de quitter le château de Voltaire et nous allons entrer dans la patrie de Jean-Jacques.

Jean-Jacques ! ce nom bien simple a, lui aussi, dominé victorieux les plus grands débris. Amant de solitude et de simplicité, sa vie s'écoula long-temps obscure au milieu de la verdure et des fleurs, et dans les frais souvenirs d'une jeunesse traversée par des peines profondément senties, mais aussi par de douces illusions, de chastes amours, sa pervenche modeste et sa *bonne maman*. Cette dame de Warins, si long-temps jugée par le monde *mâle* et l'*inflexible loi chrétienne* ; sur laquelle on a accumulé, à plaisir, le sarcasme et la honte, nous le demandons ici hautement : quel

homme a jamais pu définir sa nature ? Quel homme quand il l'ontrageait a jamais pu comprendre cette femme si pleine de graces et de charmes ? Elle attire vers elle, elle enchaîne sans effort , elle donne sans passion la plus grande faveur à des êtres *qu'elle veut élever* ; et ces êtres restent unis par ce même amour , s'aiment par cette même possession, s'inspirent dans cette ame où ils se confondent et *grandissent* en génie, en force, en bonté. Nous le demandons encore , et qu'on réponde la main sur le cœur : qui ne l'eût pas aimée *cette femme* ? et son titre sacré, celui d'avoir MORALISÉ Rousseau , aujourd'hui, pour la première fois, reçoit par nous pleine justice. Oui, elle l'a revêtu de sa robe virile, elle a appliqué à l'étude sa tête près d'être *égarée par ses sens* ; et c'est alors que s'est développé ce germe puissant d'une pensée qui régit encore le monde. — il l'aima tant, lui ! et il garda toujours dans la suite cette pureté de sa première affection !

Ainsi, Voltaire et Rousseau, tous deux envoyés de DIEU pour une même œuvre et toujours ennemis , toujours séparés. C'est que l'un dans son criticisme amer — sacrifiait tout à l'esprit, même le sentiment ; l'autre au contraire ne cherchait qu'à être aimé et ne put l'être jamais selon son cœur.

Il est cinq heures de l'après midi. La soirée est belle , l'air est pur, la campagne riante. — Des parcs, des châteaux, de la richesse, du luxe étalé

avec grandeur et profusion , voilà ce qui frappe d'abord nos regards et nous annonce Genève.

A la vue d'une nature si grandiose , d'un lac si bleu , de montagnes si hautes et si blanches , en présence de ces grandes manifestations de DIEU , il semble que les habitans doivent être bons et religieux ; il semble qu'une population si cosmopolite , sillonnée par tant d'hommes et d'idées doive se montrer au moins rigide observatrice des lois de l'hospitalité ; il semble que la cité où prêcha Calvin , que la ville où naquit Rousseau , la métropole du *protestantisme* et de la *philosophie* devait se montrer jalouse de donner au monde l'exemple du respect pour la *dignité humaine* et recevoir avec joie dans son sein les hommes qui veulent améliorer le sort du *peuple* et des *femmes*. — Et cependant Genève a été plus qu'indifférente ; Genève nous a outragés , Genève a fait entendre des cris de mort , Genève nous a presque jeté des pierres *comme à Rousseau*. — Déjà pourtant elle avait accueilli , quelques mois auparavant , les *compagnons* de la FEMME ; elle s'était empressée sur leurs pas. Que s'est-il donc passé de si extraordinaire pour que ses sentimens se soient changés tout à coup en haine et en fureur ? Serait-ce que quelques hommes ignorans de ce qu'ils veulent , auraient cru pouvoir les tuer par des calomnies ? Serait-ce qu'effrayés des sympathies qu'ils avaient éveillées ils auraient cru devoir exploi-

ter la haine du peuple *contre toutes les légitimités de naissance* en disant que la *Mère* dont ils annonçaient la venue *c'était la duchesse de Berry* ¹, qu'ils étaient, eux, les champions de la *légitimité* et cela parce que dans une brochure répandue à profusion dans Genève (1833, ou l'année de la *MÈRE*, janvier,) BARRAULT avait exalté le courage de cette femme dont le dévouement maternel et chevaleresque ferait pâlir aujourd'hui les vertus mâles les plus illustres peut-être? Serait-ce encore que les républicains auraient ajouté foi à cette imputation? Serait-ce donc enfin que les COMPAGNONS auraient blessé une susceptibilité orgueilleuse et hautaine en proclamant, de toute la vigueur de leur poitrine, que *l'homme seul* n'avait plus le droit de juger une *FEMME*?.... Nous ne savons.... Mais ce que nous savons, fiers républicains de Genève, c'est que vous avez besoin d'être initiés par nous à *un nouveau sentiment de la dignité humaine*; c'est que par la puissance que DIEU mettra en nous *lorsque des FEMMES marcheront nos ÉGALES*, nous vous ferons *aimer* et PRATIQUER une *liberté nouvelle*

¹ Dans le midi on disait aux populations que notre *MÈRE* c'était la république, et les populations nous lapidaient. Ces rapprochemens sont curieux; ils serviront à l'histoire de notre époque.

qui ne sera plus, *elle*, une liberté despotique, une chimère, une FICTION !

Cette indifférence, cette froideur, dont nous ignorons encore aujourd'hui la véritable cause, portèrent la douleur dans nos ames. Nous souffrions de nous voir méconnus ; nous souffrions, et cette souffrance à laquelle nous étions loin de nous attendre par les souvenirs du passé nous rendit un instant peu religieux. Voilà pourquoi, dans l'abandon d'une parole non apprêtée, l'un de nous vous blessa *par un mot*,¹ sinon heureux, du moins *vrai*. Vous étiez venus, vous, auprès de nous avec l'intention arrêtée de nous être hostiles, et voilà pourquoi, à votre tour, vous saisîtes *avec une joie rapide* cette occasion, indifférente en elle-même, pour couvrir notre parole, pour nous huer, nous siffler, nous chasser de votre salle¹

Génevois, vous nous avez menacés de votre fureur ; vous avez voulu vous précipiter sur nous. Comme à Tarascon, les cris au Rhône ! au Rhône ! nous ont poursuivis sur notre passage, et comme à Tarascon, vous l'avez vu, Génevois, nous sommes restés *calmes, patients*, marchant d'un pas mesuré et l'injure est venue expirer à nos pieds !

¹ A cette occasion, nous avons adressé une lettre aux journaux de Genève ; nous ignorons si elle a été insérée.

Pour couvrir tous ces torts vous avez voulu croire que notre intention était de blesser la république de Genève dans sa *nationalité*. Mais dites le , où sont les hommes qui ont dit partout et écrit en caractères ineffaçables que toute nature est *sainte*. Sans doute chaque canton , chaque peuple , chaque individu conservera le caractère qui lui est propre , car DIEU a mis sa force et sa vie dans chacun de ces types divers ; mais , sachez-le , l'avenir dira arrière à cette *nationalité* égoïste qui calcule froidement , brutalement , son bonheur sur le malheur des autres ; elle dira arrière à ce sentiment *exclusif* qui voit toujours une hostie à immoler , car Dieu veut aujourd'hui l'ASSOCIATION UNIVERSELLE ET LE BONHEUR DE TOUS SES ENFANS !

Genève ! Genève tu as déchiré nos cœurs ; nos yeux n'ont pu croire ce qu'ils voyaient ; nos oreilles ont été frappées de sons inattendus ; nous venions à toi comme des frères vers des frères , et tu nous as repoussés , injuriés , honnis. En nous tu as méconnu le PÈRE ; le PÈRE que tu aimas , le PÈRE qui te confia sa *Mère*. Genève , qui a donc ainsi égaré ton cœur ? qui donc a pu endurcir tes entrailles ? — Ecoute : c'est que *tu n'as touché qu'au vieil arbre de vie* ; aussi ton amour s'est-il changé en égoïsme ; tu as voulu tout savoir et ton

cœur s'est fait tête. La métaphysique a bouffi tous tes enfans, l'orgueil les dévore ; tu n'aimes rien , rien que toi. Voilà pourquoi tu as repoussé ceux qui venaient t'apprendre que le bonheur c'est l'amour des autres aussi bien que de soi-même. Oui, nous voulions t'apprendre à aimer et tu as fermé l'oreille à nos voix. — Nous avons souffert, Genève, car nous t'aimions à cause du PÈRE ; nous t'aimons encore, car tu nous a fait mieux que tout autre porter nos regards vers la MÈRE. Nous l'avons priée, pour toi. C'est elle , c'est la MÈRE qui te dépouillera de tes langes d'enfant , ou si tu l'aimes mieux, qui te relèvera de ta vieillesse ; c'est elle qui te fera bondir d'amour ; c'est elle qui te fera sentir tout ce qu'il y a de grand , de bon , de généreux dans ces jeunes hommes que tu as outragés ; c'est elle qui transformera ce sentiment de *nationalité étroite*, *uesquin*, IRRÉLIGIEUX, qui te fait regarder avec dédain tout ce qui n'est pas toi ; c'est elle qui t'assignera ta véritable place dans cette vaste circonférence des peuples et des nations désormais unis dont elle sera le centre ; et tu l'aimeras cette place, car de cette place tu enverras du bonheur à tous, et tous te renverront le bonheur. — Comme nous donc tressaille d'allégresse ; espoir ! espoir ! Malgré tous tes outrages nous t'aimons. Aussi comme nous, il nous semble t'entendre dire : Mais où est-

elle donc cette FEMME extraordinaire ? De quel côté de l'horizon va se lever cet astre radieux.

Orient, Orient, c'est toi qui possèdes la MERE ! c'est à toi que BARRAULT est allé la demander.

Deux choses nous consolent de notre amertume de Genève. La sympathie de quelques femmes et les lettres de nos COMPAGNONS d'Orient. La MERE venait à nous, elle nous appelait à ELLE. Notre mission est interrompue, plusieurs sont mandés en Orient. O MERE ! le courage ne nous manquait pas ; nous avions promis de sillonner de ta vie l'Est et le Nord de la France, la Suisse, la Belgique ; nous allions continuer notre œuvre pleins de foi et d'espoir *dans ta venue prochaine* ; nous allions faire partager cette foi aux populations du Nord ; mais tu arrêtes nos pas et tu nous appelles toi-même vers le Midi ; nous obéissons avec amour à ta voix chérie ! — Lyon, nous retournons à toi ! — Ainsi le pilote fidèle aux inspirations de la brise changeante dirige soudain vers le Midi, la proue de son navire qui voguait au Nord !...

Pour nous préparer à l'Orient, à ses souffrances comme à ses joies, nous devons recevoir le baptême de la faim et de la misère.

Nous quittons Genève à une heure après midi ; nous sommes douze , et nous possédons treize francs pour faire une route de trente-cinq lieues. — Nous traversons un pont , il faut payer..... Nous rencontrons le Rhône , nous le passons dans un bac et il faut payer encore.... Hélas ! tout cela diminue le total de notre chétif pécule. — Mais ne possédons-nous pas dans nos sacs des recueils de nos chants ? nous en vendrons : sur toute notre route , nous en vendons pour vingt-quatre sous. — O douleur ! un de nos passeports est périmé , il faudra le renouveler à la frontière : nous le renouvellerons. — Hélas ! hélas ! il nous faudra encore donner deux francs : nous les donnerons.

Pleins de foi en DIEU nous marchons et nous nous arrêtons à la nuit tombante non loin du fort l'Ecluse.

Nous choisissons la plus pauvre auberge et nous y entrons pour nous préparer par un repos bienfaisant aux fatigues du lendemain... L'on nous conduit bientôt dans une chambre qui reçoit l'air et le jour de la pièce voisine ; cette pièce est une étable où gisent misérablement sur quelques bribes de paille , deux vaches amaigries , un porc , et quelques chèvres sans lait.... Nous trouvons *dans notre chambre à coucher* six boîtes de quatre pieds carrés ayant pour toute garniture une misérable paillasse dont la paille est hâchée et comme réduite en poussière. — Quoi ! pas même de la paille bonne

et fraîche ? Non : ne voyez-vous pas que les vaches de la pièce voisine n'ont presque pas de litière , et ne savez-vous pas que notre hôte doit les soigner de son mieux ; ses vaches , avant nous , avant lui-même , cas si ses vaches mouraient , il mourrait peut-être de faim , lui aussi ?...

COMPAGNONS, chantons la prière du soir ; glorifions le PÈRE :

« il promet A TOUS

« après le travail

« REPOS ! »

— COMPAGNONS, bonsoir ; bonsoir et dormons.... à demain, COMPAGNONS !

Le lendemain nous sommes sur la grande route. Avec quelle joie nous respirons l'air pur du matin ! Avec quel bonheur nous nous purifions dans l'eau fraîche et limpide d'une fontaine que nous rencontrons bientôt sur nos pas ?

Oh ? NOTRE DIEU ! nous te remercions de nous avoir initiés à de telles douleurs ; elles sont hideuses de sâleté et de misère ! Tu as voulu que nous les connussions , car tu veux que l'APÔTRE soit *tout à tous*. — Nous te remercions NOTRE DIEU !!

Nous faisons une halte à Bellegarde ; les douaniers nous permettent de passer nos brochures ; nous leur en distribuons. Nos passeports sont visés et nous nous remettons en marche. La journée est belle , le soleil pur et brûlant ; nos sacs sont bien

lourds et nos estomacs bien légers , car nous marchons depuis trois heures du matin , il est plus de midi , et nous n'avons rien mangé encore. Nous entrons à Nantua et nous allons descendre chez un aubergiste qui nous aime ; nous lui disons notre position , il nous sert avec empressement un modeste repas et se fie à notre loyauté. La ville était déjà en émoi et s'attendait à quelque manifestation ; mais il faut partir ; l'Orient nous appelle , il faut partir... Nantua, d'autres viendront après nous , nous poursuivons notre marche. — La nuit est venue.

La nuit avec son ciel pur , semé de planètes lumineuses , d'étoiles scintillantes que vient dominer de son brillant éclat le disque blanc de la lune ; le calme et le silence qu'elle répand sur la terre ; le doux souffle des aquilons qui viennent agiter amoureusement les branches et les fleurs comme s'ils voulaient les faire sortir de leur sommeil ; la fraîcheur de la rosée , le murmure des ruisseaux et le son lugubre de la cloche que l'écho va porter au loin , tout saisit l'ame d'une religieuse émotion. A ce spectacle imposant , à la vue de ces milliers de mondes qui peuplent l'espace , devant ce repos apparent de la nature , une pensée large et généreuse saisit , élève , commande la méditation et la prière. L'homme sent palpiter délicieusement son cœur , il aime tout ce qui l'entoure , souffre des douleurs qu'il voit , et offre à DIEU sa vie pour le bonheur de tous. Les

peines les plus rudes , la fatigue , la faim , rien ne l'arrête ; il supporte tout avec *force* et *patience* , car il sait qu'il lui sera donné *amour* , *paix* et *bonheur* dans le COURS DE SON ÉTERNELLE VIE.

Nos pensées s'élevaient grandes et fortes et nos cœurs trop pleins ont besoin de s'épancher. Nous nous arrêtons au milieu de la côte qui domine Cerdon , et avant de nous séparer pour long-temps , peut-être , du sublime spectacle de la longue chaîne des montagnes du Jura , nous entonnons la prière du *soir* , *le chant au PÈRE*.

Nous traversons Cerdon ; avant de le quitter nous achetons pour quinze sous de pain bis et rassis. — A une demi lieue de là nous nous arrêtons au bord d'un ruisseau , la nuit était fraîche , l'air vif et appétissant. Nous faisons de notre pain douze parts et nous le dévorons gaîment en présence des étoiles qui nous éclairent , au murmure de l'eau qui sert à nous désaltérer.

Il est tard , tout repose , et nous n'avons pas de gîte. La nature est calme ; elle ne dit plus rien , elle dort ; les sommeil descend sur tous les êtres ; tous sont dans leur lit. L'oiseau a trouvé une branche d'arbre , le reptile un trou dans la terre , l'insecte la corolle d'une fleur. Où reposerons-nous nos corps fatigués par la marche et la faim ? Les *apôtres* de la *femme* et du *peuple* sont errans sur une grande route , au silence des ombres de la nuit , seuls , sans

argent. N'auront-ils pas les joies d'un peu de paille, les délices de la grange hospitalière, et seront-ils obligés de coucher à l'humidité de l'air, à la fraîcheur de la terre?... ils sont prêts à le faire.... Marchons cependant encore. — Quelle est cette lampe qui veille ? appelons. Une *femme* paraît à la croisée ; notre bouche articule l'aveu *glorieux* de notre dénûment. Et le fils (car c'était une *mère*) vient à nous, un fanal à la main, et nous conduit, plus étonné qu'effrayé, peut-être, dans la grange hospitalière.

Bénie sois-tu, DIEU notre bonne MERE, car tu as fait que la première personne inconnue dont nous implorions la bonté est une *femme*, et que cette *femme* peut et veut nous accorder un asile !

A l'aube, nous sommes debout.

Alerte, compagnons ! nous n'avons plus que dix-sept lieues à faire ; nous avons en caisse trois francs et quelques sous, nous sommes riches, riches surtout d'avenir !! — Alerte ! alerte ! *nous avons de grandes choses à faire !* — Nous traversons rapidement, car nous sommes pressés, Pont-d'Aix, Meximieux, Montluel, Méribelle, et bientôt quelques berrets rouges avant-coureurs que nous apercevons au loin, nous annoncent *la famille de Lyon*. — En un instant nous sommes entourés. Chacun est avide de savoir nos aventures, de con-

naître les progrès de notre foi. Nous communions par un frugal repas, et nous rentrons dans Lyon afin de faire les préparatifs de notre départ.

De bons canuts, de bons ouvriers nous emmenèrent dans leur maison ; leurs *femmes* et eux nous prodiguent les soins de la plus touchante hospitalité.

Merci ! merci ! peuple fort , peuple patient , peuple bon ! Déjà depuis long-temps nous nous connaissons, tu le sais ; nous avons vécu de ta vie , nous savons tes besoins , tes misères , tes désirs ; tu peux compter sur nous comme nous comptons sur toi. Le jour est enfin venu des grandes épreuves ; nous les traverserons courageux et fiers. Pour nous , plus de joies que lorsque tu seras joyeux , plus de bonheur que lorsque tu seras heureux , plus de repos que lorsque ta vieillesse ne sera plus écrasée sous le poids d'un travail homicide !!

Entre tous DIEU ne nous a-t-il pas choisis ? ne sommes-nous pas *les APÔTRES de sa volonté* et n'avons-nous pas devant nous l'ÉTERNITÉ DE LA VIE ?

A DIEU

à la MÈRE ! au PÈRE.

MISSION DE L'EST.

DÉPART DE LYON, RENTRÉE A LYON.

ROGÉ,
LAMY,
CHARPIN,
MACHEREAU,
COLIN,
COMBES,
GOURÉ,
MENGIN,
TAMISIER,
MARÉCHAL,
HOLLINGER;

VIENT REJOINDRE A DIJON ET SUIT :

MERCIER.

Départ de Lyon pour Marseille.



Déjà nous avons un pied sur le Rhône et nous pressons encore une fois et pour long-temps les mains amies qui se tendent vers nous. --- Lyon se perd dans son brouillard sombre comme le visage et la pensée de son peuple. --- Le bateau à vapeur frappe l'onde de ses grandes ailes; il fuit rapide. La rive change et se renouvelle sans cesse. Nous revoyons comme une suite de souvenirs dans le cœur toutes ces villes qui nous connaissent. Valence qui nous aime; Avignon la papale qui nous a repoussés, rebelle à notre parole; Beaucaire, Tarascon séparés par le fleuve, mais unis par le grand bras de fer, signe puissant de l'association future. La grande affluence d'étrangers qui se rendent chaque année de pays lointains au bazar du Midi a fait taire la pensée d'étroitesse et de haine dans ces villes qui nous lapidèrent; elles semblent honteuses des outrages qu'elles nous avaient prodigués lors de notre premier passage. Toutefois pour éviter la moindre occasion de désordre dans ce moment solennel si important au *producteur*, nous

prenons la résolution de coucher à bord. --- Le lendemain matin nous arrivons à Arles.

Arles ! déjà deux fois nous t'avons saluée comme une terre à la MÈRE ; aujourd'hui nous allons vers ELLE ; nous lui parlerons de toi , sa bonne fille , qui attend et soupire dans ton attente.

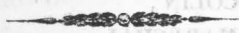
Notre pensée revenait heureuse sur tous ce pays et y rattachait l'œuvre accomplie. Le souvenir de ces grandes joies traversées de dures peines et de profondes douleurs attendrissait doucement nos ames.--- Le bateau vole toujours. --- Bientôt nous voyons une ligne d'un bleu éclatant qui tranche à l'horizon : la mer ! la mer !!... Mais nous tournons nos yeux humides *vers les cabanes du Levant*. C'est là que nous avons reçu la plus touchante hospitalité ; c'est là que vivent ces hommes généreux dont nous aimerons toujours à parler. Ils sont séparés de toute civilisation par un désert , comme un monde à part , puissant et vierge encore qui attend sa vie de la MÈRE. Comment ne seraient-ils pas grands dans l'avenir ? Eux si bons ! travaillant sans cesse pour un peu de pain ; pourtant ils vivent dans leurs chaumières sans passions haineuses , de l'amitié de leurs frères , devant le sublime tableau du soleil , du ciel , et de la mer. Oh ! oui , la MÈRE , animera bientôt tous ces cœurs ; et quelle puissance elle développera en eux ! Leurs corps nerveux tireront de cette immense plaine inculte

qui les environne des trésors précieux ; alors ils seront glorifiés par le monde comme ils le sont aujourd'hui par nous. Déjà nous le leur avons annoncé et nous leur rappelons ce grand jour par le chant *saint* du COMPAGNONAGE : ils le reconnaissent , accourent , étendent vers nous leurs bras. --- Nous passions comme un trait ; nos bérêts agités dans l'air répondent aux signes de leurs têtes hâlées qui se découvrent.... --- Tout ceci est rapide comme un cri de joie , c'est le temps que mettent deux ames qui se perdent dans un même bonheur , un même désir !...

Le Rhône s'élargit et se perd ; quelques jours auparavant nous l'avions vu à Genève. --- Il sort d'un lac , gronde et bondit en fuyant , précipite sa tête dans un gouffre , la ressort écumante , reçoit dans son sein de belles épouses , parcourt rapide et fier un large pays , engloutissant tout ce qui l'entoure , et bientôt est englouti lui même par la mer.

Le soir nous entrons à Marseille. --- Quelques vivat , quelques applaudissemens se font entendre sur notre passage , mais nous restons silencieux et réservés. --- Marseille , ton jour n'est pas venu : rappelle à ton souvenir l'entrée triomphale des *compagnons* de la FEMME lorsque BARRAULT t'annonçait pour la première fois la MÈRE. Ton cœur bondit de joie dans ta poitrine ; l'enthousiasme s'empara de tes sens ; puis tu t'endormis.... tu perdis

la foi dans les hommes parce que tu ne sus pas
donner à *chacun selon ses œuvres*. --- Marseille, tu
te réveilleras ! un grand jour approche. Comme
dans tous les grands jours tu seras belle, parée,
délinante; oui, tu seras encore la Marseille des grands
jours. --- Nous t'aimons et tu ne manqueras pas à
l'amour de la MÈRE !



DÉPART DE LYON POUR MARSEILLE.

ROGÉ,
MACHEREAU,
LAMY,
CHARPIN,
COLIN,
MARÉCHAL,
REBOUL,
GOURÉ.

A bord du *Télégraphe*, en rade de Marseille.

ST-SIMON-RODRIGUES (29 JUILLET)

ANNÉE DE LA MÈRE.

Les jeunes hommes d'aujourd'hui qui ont le cœur chaud et la pensée d'un amour poétique se sentent tressaillir à ce nom d'Orient qui rappelle les histoires délicieuses de leur jeunesse, qui promet à leurs désirs d'une chevalerie nouvelle, des dangers sans nombre pour une douce caresse de femme, et qui laisse après lui quelque chose d'entraînant et d'inspirateur, un parfum, un rayon de soleil brillant, le palmier, l'odalisque qui attire... Qui de nous aussi n'a pas fait ces rêves et tendu les bras à cet avenir ! mais notre désir incertain rentrait dans notre cœur abattu avec une larme amère. --- Aujourd'hui nos corps sont en durcis à la fatigue et développés, notre tête haute et fière porte sans cesse l'expression d'un grande volonté pour un acte sublime, nos âmes sont fortes, rien ne les

trouble. Oh ! c'est encore l'Orient qui nous donne cette vie ; mais ce ne sont plus des plaisirs seuls , un amour isolé , une femme à nous que nous lui demandons ; c'est de la chaleur pour toutes et tous , du bonheur pour toutes et tous , de la gloire et des fleurs pour tous ces êtres rassasiés qui se meurent ; nous le disons avec transport c'est la MÈRE , la MÈRE belle , bonne , tendre , pressant tous ses enfans , dans ses bras émus , sur son sein haletant d'une si longue séparation. -- MÈRE ! nous sommes si heureux d'être appelés des premiers pour vous entourer de notre amour ! Voilà vos fils prêts , dites : pour qu'ils méritent une caresse de vous , MÈRE ! nous demandons tous à faire de grandes choses , nous avons une force et une volonté inépuisables , mais votre voix ne s'est pas encore fait entendre ; oh ! parlez-nous , car nous vivons d'attente et l'attente fait bien souffrir !! ...

Adieu , cet Occident qui nous a fait naître ; adieu , les grandes villes pleines de passions qui se heurtent et se déchirent ; adieu , vous *femmes* tendres qui nous suivez de cœur dans notre *pacifique* croisade , et nous avez souvent encouragés ; adieu , Marseille , lien du passé et de l'avenir , brillante et parée par ta ceinture blanche et tes belles femmes , mais capricieuse et agitée par la moindre brise politique comme cette mer qui te baigne. -- Quand

hier encore tu te pressais en foule tumultueuse et jetant de longs cris, ce n'était pas du bonheur ni de la gloire que tu demandais pour toi; laisse donc cette politique *étroite* de quelques hommes pour l'amour entre tous et toutes. Porte ailleurs ta pensée; durant le tumulte de la ville nous étions à bord : là, ton port où les nations s'unissent par l'intérêt était calme et tranquille, les vaisseaux se saluaient doucement de leurs grandes têtes, la lune marchait paisible et l'heure ne faisait pas tinter la cloche plus vite : tout ceci c'est l'éternité et le temps, c'est le présent et l'avenir; le présent agité, douloureux, plein de haine, l'avenir calme, brillant de bonheur et d'amour. — Orne tes vaisseaux de baderolles éclatantes, et chante le soir dans ta nacelle; chante, tu prépares le jour où les nations seront unies pour le plaisir !

PÈRE,

Vous à qui nous devons le bonheur de la vie nouvelle, recevez nos respectueux adieux. Ah ! vienne, vienne le jour où l'ÉPOUSE vous fera aimer du monde entier comme VOUS l'êtes par *vos fils* !!

Et vous, bon Rogé, adieu aussi : vous, qui avez toujours partagé nos plaisirs et nos peines; vous, que nous aimons tous comme notre bon frère *aîné*

et qui restez *seul* avec de grandes douleurs , mais
un cœur bien plus grand encore par sa religiosité,
adieu ; votre vie est en Orient et vous restez ; vous
nous aimez et nous nous séparons.... DIEU vous
récompensera , LUI qui déjà vous a donné de vous
faire chérir tendrement ; pour nous , nous ne vous
oublierons pas !... Adieu !...

DÉPART POUR L'ORIENT ; (3^{em} expédition.)

	MACHEREAU,	{	Appelés en Orient.
	COLIN,		
	CHARPIN,		
	REBOUL,		
Envo-	MARÉCHAL,	{	Non appelés.
yés en	TAMISIER,		
Orient.	LAMY,		
Non en-	COMBES,	{	
voyés.	DUTAR.		

GOURÉ, reste à Marseille.

ROGÉ,	{	Partent quelques jours après pour Alger.
MASSOL.		

IMPART POUR L'ORIENT : (3^{me} expédition)

voies	BUTAR	Non
Non	COMES	Non
Orig.	LAMY	Orig.
Yes en	TAMISSE	Yes en
Envo-	MARCHEL	Envo-
REBOU	REBOU	REBOU
CHARIN	CHARIN	CHARIN
COLIN	COLIN	COLIN
MACHIEAU	MACHIEAU	MACHIEAU

GEULÉ, rente à Marseille.

MASSOT. }
ROGÉ, }
Tient depuis jours après
pour Alger.

14819
Se trouve aussi, à Lyon, chez M^{me} DURVAL, libraire,
place des Célestins, n^o 5; et, à Paris, chez JOHANNEAU,
libraire, rue du Coq-St-Honoré:

1855,

OU

L'ANNÉE DE LA MÈRE.

—○○○○—
JANVIER.

—
FÉVRIER.

—
MISSION DU MIDI.

